

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

**DANIEL
TEMPLON**
**« PARIS EST
REDEVENUE
LA CAPITALE
DE L'ART
CONTEMPORAIN »**



L 13691 - 181 - F: 7,90 € - RD



LIVRES

Kamel Daoud : « Pour beaucoup,
je suis un salopard »

SCÈNE

Benjamin Bernheim
Confidences d'un grand ténor

ART

Art Basel Paris, les secrets
de 9 grands collectionneurs

Jean-Pierre Montal

« Un roman de forme parfaite »

Alice Ferney, *Le Figaro littéraire*

« Le meilleur roman de la rentrée »

Frédéric Beigbeder, *Le Figaro Magazine*

« Un coup de maître »

Alix Avril, *Le Journal du dimanche*

« La palme de l'élégance »

Louis-Henri de La Rochefoucauld, *L'Express*

« Une manière de classique instantané »

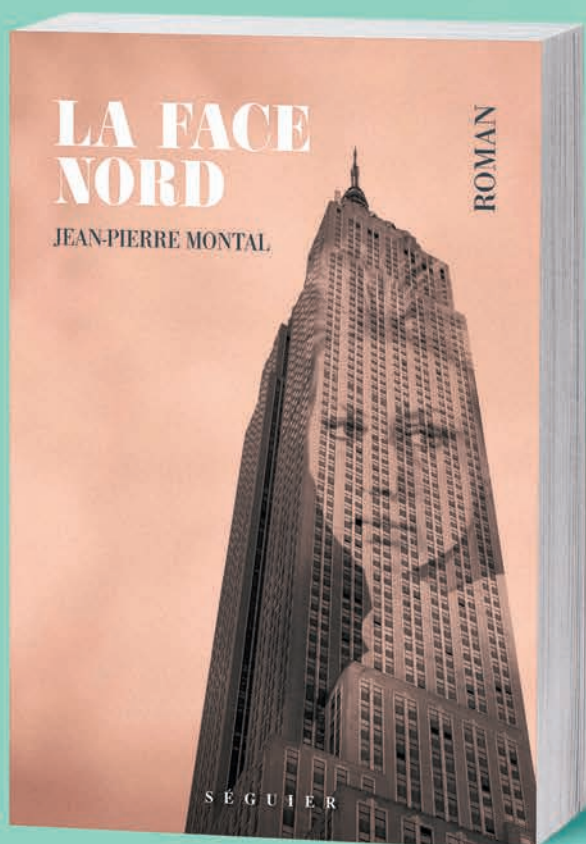
Alexandre Fillon, *Transfuge*

« Un bain de jouvence »

Fabrice Gabriel, *Le Monde*

Sélection **Prix des Deux Magots**

Sélection **Prix de Flore**



FNITO

Richard Ford et J.M. Coetzee survolent la rentrée littéraire

PAR VINCENT JAURY

On a beaucoup lu pour cette rentrée littéraire. C'est notre métier et on fait le mieux que l'on peut. Des romans intéressants, des émouvants, des plutôt réussis, des à bon sujet, des prometteurs, des à forte teneur politique, des putassiers, des franchement minables, sans style, sans âme, sans avenir et qui nous font perdre notre temps.

Puis il y a Richard Ford ; puis il y a Coetzee. Tout à trac, on se souvient ce qu'est la littérature. La grande, l'admirable, la haute, celle qu'on lira encore dans un siècle.

La littérature américaine a du mal à se renouveler, comme nous l'a confessé le critique littéraire Bruno Corty que nous avons dans ces pages interviewé. On confirme : Nathan Hill, bof, Kaveh Akbar, bof... Roth, mort ; Bellow, mort ; Mailer, mort ; Capote, mort : c'est le grand vide.

Mais il y a encore Richard Ford, peut-être le dernier grand maître américain. Avec *Le paradis des fous*, (l'Olivier), on retrouve son personnage récurrent Frank Bascombe. Vous souvenez-vous de son incroyable roman, *Indépendance*, Prix Pulitzer de la fiction et Pen/Faulkner Award en 1996 ? Deuxième volet de la série de Frank Bascombe, où le lecteur le suivait pas à pas, lors d'un road trip avec son fils Paul, 16 ans, dérangé, fantasque et bizarre. Road trip où Frank, la quarantaine, entre une amante et son job d'agent immobilier, tentait de se rapprocher de son fils, après un divorce difficile. Direction les *Hall of Fame* de basket, et une traversée de l'Amérique de Bush père.

Le paradis des fous est le cinquième volet de cette saga naturaliste. Frank a 75 ans. Un AVC, un cancer, de la fatigue, de l'âge, il a perdu de sa superbe et de sa séduction d'antan. On le retrouve cependant sur une même ligne de crête, sur une même note de musique, celle d'une légère résignation, une douce mélancolie qui ne l'empêche pas d'être heureux. Une infime résignation qui lui tient lieu d'éthique : au contraire d'un repli sur lui-même, comme souvent cela arrive, la vieillesse arrivant, c'est son regard sur le monde, sur la société américaine, sur ces Américains qu'il croise lors de ce nouveau road trip qu'il mène avec son fils, qui le sauve. Un regard résigné, au gré des rencontres, des rencontres sporadiques, au passage, sans s'appesantir, compréhensif, ouvert, pour ainsi dire épris d'humanité. Des jugements, certes, à l'emporte-pièce, sur quelques lignes, mais rapidement balayés. Frank est démocrate, il le répète à plusieurs reprises, mais sa part politique est faible, au fond. Il croise des bouseux, des Républicains, des trumpistes, des vieux des jeunes, et à chaque fois, malgré les différences de sensibilité, il finit par être ému. Ému de leur vie sans importance, frustrée, dure.

Ce road trip, il le vit donc avec son fils, Paul. Et c'est une tragédie : ce dernier est atteint de la maladie de Charcot alors qu'il n'a que 48 ans. La mort est proche.

Frank lui propose de faire un dernier voyage, en direction du mémorial du Mont Rushmore, pour admirer ou non, les sculptures monumentales de George Washington, Thomas Jefferson, Theodore Roosevelt et Abraham Lincoln. Un dernier road trip vers les origines mythiques des États-Unis : Ford s'il est un écrivain de l'intime, n'en reste pas moins un écrivain de l'Amérique. Le roman est sombre, crépusculaire, cruel à bien des égards. Le père est un dur bien que capable de tendresse, parfois ; le fils est fou, injurieux, coriace et ailleurs. S'aiment-ils, ces deux-là ? C'est la question. Sans réponse. À vous de le dire. Il y a du zen, chez Ford, on ne le dit pas assez. Ce Frank tient la route, malgré tout. Et le désespoir ne fait pas partie de sa gamme d'émotion. Frank, un stoïque nonchalant.

Passons à Coetzee. Son *Polonais*, (Seuil), titre de son dernier roman, est un homme de 72 ans, pianiste professionnel, de haut niveau sans être un virtuose. Il se rend à Barcelone pour donner un concert. S'éprend d'une femme Margarita, la cinquantaine. Une histoire commence entre eux, tout à fait indéfinissable : c'est l'attrait du roman, son originalité qui perturbe le lecteur. On a en tête en lisant le livre, le roman de Philip Roth, *La bête qui meurt*, sur le même thème. Resserrement absolu du récit, plus de politique, plus d'Histoire, plus de société. Simplement une histoire entre deux êtres, dépouillés de tout le reste.

Sauf que chez Roth, il est clair qu'il est question de désir entre un homme en proie au doute sexuel, David Kepesh et une jeune femme, Consuela Castillo, la Cubaine, firmament de la sensualité. L'érotisme est la grande question, et le vieillissement de Roth, et son corps vieillissant, dans le viseur. Là, Coetzee, dans ce précis lapidaire, beckettien dans l'économie de mots, part ailleurs. Que se passe-t-il dans ce roman au cœur sec, aux corps morts (des deux côtés) ? Au fond rien ou presque. Il n'y a pas de rencontre alors qu'il y a une histoire (ils se voient ; couchent même ensemble). Il n'y a pas ou très très peu d'émotions. Lui, s'il y a quelque chose, c'est une sublimation : il la voit comme sa Béatrice qui le mène à la mort ; il lui écrit des poèmes « d'amour » avant de mourir, mauvais, médiocres, pathétiques. Elle n'éprouve rien pour lui, ni amitié, encore moins d'amour, ni admiration (elle trouve qu'il joue mal Chopin) ni même un peu d'empathie pour un homme sur la fin de sa vie. Âpre, elle joue le jeu de cette petite histoire uniquement car elle s'ennuie, d'une vie qui n'avance plus ou si peu. Coetzee est un grand écrivain : il écrit 150 pages sur rien. Un non-rapport ; deux êtres absolument seuls. Au fond, tous deux déjà morts. Roth racontait la vie se battant par le sexe pour continuer, vaille que vaille ; Coetzee raconte la mort en action, sous le voile de la vie. C'est un exploit.



P. 22
RENTÉE LITTÉRAIRE



P. 50
DANIEL TEMPLON



P. 80
BENJAMIN BERNHEIM

SOMMAIRE

N°181 OCTOBRE 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec [Bruno Corty](#)
- 08 Coup de Gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de [Nathan Devers](#)

- 12 Chronique Book Emissaire d'[Eric Naulleau](#)
- 14 Chronique BD par T.H. de [Tewfik Hakem](#)
- 16 Révélation
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 Dossier Rentrée littéraire : Suite et fin de la rentrée littéraire, avec plus de dix romans que *Transfuge* vous a sélectionnés. Dont *Houris* de [Kamel Daoud](#), qui s'est livré à nous une heure durant.
- 44 Polar, essai

Page 48 | ART

- 48 Edito art
- 50 Portrait : [Daniel Templon](#), la dernière légende des galeristes parisiens.
- 60 [Art Basel Paris](#) neuf collectionneurs se racontent.
- 68 [Biennale de Lyon](#) nos coups de cœur.
- 70 Expos
- 72 Galeries
- 76 [Enchères](#) les délires picturaux de [Clovis Trouille](#).

Page 78 | SCÈNE

- 78 Edito scène
- 80 Portrait : [Benjamin Bernheim](#), le ténor français acclamé dans le monde entier se livre à *Transfuge*.
- 86 Portrait : [Sorour Darabi](#), le danseur et poète iranien nous offre sa liberté.
- 88 Reportage : Dans les coulisses de *Wozzeck*, événement lyrique à l'Opéra de Lyon.
- 90 Critiques théâtre, danse, musique

Page 110 | CINÉMA

- 110 Edito ciné
- 112 Critiques
- 115 Livre, DVD

122 En route ! Va devant !



TEMPLON

II



CHIHARU SHIOTA

ART BASEL PARIS

Stand B42

18 - 20 octobre 2024

30 RUE BEAUBOURG 75003 PARIS

28 RUE DU GRENIER SAINT-LAZARE 75003 PARIS

13 RUE VEYDT 1060 BRUSSELS

293 TENTH AVENUE 10001 NEW YORK

+ 33 (0)1 42 72 14 10 | paris@templon.com | www.templon.com



PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Trente-cinq ans au pays des lettres américaines. Ce n'est pas une vie, c'est un destin. Dans ce *Dictionnaire amoureux de la littérature américaine*, Bruno Corty zigzague parmi les Hemingway, Dos Passos, Mailer, Oates et Fitzgerald, avec une familiarité de promeneur solitaire, qui est celle des grands lecteurs. Un érudit enthousiasme que tous les habitués du *Figaro littéraire* connaissent et savourent chaque jeudi chez celui qui en est devenu le rédacteur en chef. Lui, l'enfant des années 70, grandi au rythme de Patti Smith et de Dylan, arrive au roman américain par la voie noire : jeune pigiste au « Littéraire », qu'il ne quittera plus jamais, il commence par la rubrique polar. Et découvre un certain James Ellroy. « J'ai vingt-deux, vingt-trois ans à la fin des années 80, je dis à Jean-Marie Rouart, alors directeur,

ce type est inouï, il faut absolument faire une page. Il m'a laissé faire. Ellroy a été une rencontre déterminante. Et François Guérif, son éditeur, qui m'a guidé dans sa collection mythique et démente chez Rivage. Je suis devenu un dingue de cette littérature noire. Ellroy est un type impressionnant, et assez flippant. Au

cours de mes premières interviews avec lui, Guérif venait avec moi, il disait, « j'ai toujours peur qu'il te tape dessus ! » Ce qui m'a frappé chez Ellroy, c'est cette idée que l'Amérique n'a pas perdu son innocence dans les années soixante, parce qu'elle n'en a jamais eu. C'est un pays qui est né sur un génocide, et une guerre civile, la Guerre de Sécession, qui n'est pas finie, puisque Trump l'exploite encore aujourd'hui. »

« Le suicide et l'alcool sont des constantes des écrivains américains »

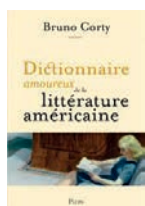
Cette Amérique sombre est au cœur de l'histoire de la littérature américaine qui se dessine au gré des choix de Bruno Corty. Que ce soit chez Hemingway, Faulkner, ou la jeune Emma Cline : « Oui, même elle qui est pour moi l'avenir de la littérature américaine, écrit sur la Manson Family, sur Harvey Weinstein... Même chose pour Rachel Kushner, que j'aime beaucoup et qui nous parle de l'Amérique des dingos... C'est fascinant de voir comme l'alcool et

le suicide sont des constantes de la littérature américaine. ».

Pour raconter cette Amérique tragique, il fallait sans doute un certain nombre de personnalités fortes, que notre critique appelle « des trognes », et qu'il a eu le privilège de rencontrer : Richard Ford, Jim Harrison, et même le vieux lion, Norman Mailer, « je l'ai rencontré chez Phébus, il était là, sur ses deux béquilles, avec sa gueule incroyable. J'ai balbutié quelques mots, et lui ai tendu un livre à signer. J'étais comme une midinette... »

D'autres l'accompagnent, des classiques qu'il a voulu dans ce *Dictionnaire amoureux*, réhabiliter dans toute leur œuvre : « Dos Passos est complètement oublié. Alors que je suis d'accord avec Sartre, c'était le plus grand écrivain de son époque. Sartre n'a d'ailleurs fait que l'imiter, assez mal, dans ses *Chemins de la liberté*. » Seulement, aujourd'hui, après la mort de Cormac Mc Carthy, de Joan Didion, ou de Paul Auster, il faut un peu plus de foi qu'hier pour défendre la fiction américaine : « entre les ateliers d'écriture, le wokisme, la narrative non fiction qui produit des choses très intéressantes mais au détriment du roman, et la new romance qui prend beaucoup de place, hélas, dans la production littéraire américaine, difficile de dénicher autant d'écrivains qu'avant. » Ils sont là pourtant, et déjà Bruno Corty me parle du prochain Percival Everett, favori du National Book award... Nul doute qu'il demeure aux aguets, pour trouver une voix nouvelle de ce continent lointain qui ne cesse de le fasciner.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE
De Bruno Corty,
éditions Plon, 28 €





CAROLE BENZAKEN

17 OCTOBRE 2024 - 16 FÉVRIER 2025

MUSÉE
MARMOTTAN
MONET

MORCEAUX CHOISIS
LES DIALOGUES INATTENDUS

Musée
Marmottan
Monet



ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS
1863 - 100 rue de la Harpe

GALERIE NATHALIE OBADIA
PARIS - BRUXELLES

Olivier Norek, l'écrivain IA

C'est un scoop *Transfuge*. Un faisceau de preuves l'atteste : **Olivier Norek**, auteur des *Guerriers de l'hiver*, est une machine.

PAR VINCENT JAURY

Je ne connaissais pas cet écrivain, jusqu'au jour où au bureau, nous avons reçu cinq exemplaires de son roman, *Les guerriers de l'hiver*, chez Michel Lafon ; jusqu'au jour où j'ai vu dans les rues de Paris un grand nombre de mâts-drapeaux affichant la couverture du livre d'Olivier Norek. Puis les articles, nombreux. Elogieux. Puis la liste Goncourt et Renaudot où il est sélectionné. Alors, curieux, je suis allé voir. Et j'ai lu ce roman, ce *page turner*, cette chose. Il est très difficile de s'en faire une idée pertinente, car si le livre est roman, il n'est pas pour autant littérature. Pourquoi n'est-il pas littérature ? Le livre passionnant de Pierre Assouline *Comment écrire*, chez Albin Michel, nous éclaire. Un auteur, écrit-il à partir d'un grand nombre d'exemples, c'est une voix. Une voix, c'est-à-dire ? Cela peut-être une musique, « une musique qui hante l'auteur » comme l'écrit Assouline, Kerouac et le jazz, Quignard et le baroque. L'un et l'autre nous galvanisent, nous entraînent dans un rythme, bien à eux, dans leur monde, leur monde intérieur. On peut être plus sensible à l'un ou à l'autre, n'apprécier même aucun de ces deux mondes, jazzy ou baroque, il n'en reste pas moins qu'il y a rythme, qu'il y a monde, qu'il y a donc littérature. Le rythme, c'est l'homme.

Or chez Norek, ce qui frappe, c'est l'absence de musique. Il ne s'engage dans aucun rythme particulier, aucune scansion personnelle, rien. Rien n'est bousculé, ni dans un sens ni dans un autre. Simplement des phrases qui s'enchaînent bien, trop bien, robotiquement : une cadence neutre si je puis dire. Vous allez me

dire Carver. Oui, il y a du neutre chez Carver, mais un neutre qui renvoie au vide des banlieues américaines. Rien de tout cela chez Norek, un rien qui ne renvoie à rien, sinon des pages à tourner pour connaître la suite de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, impossible d'entendre le souffle de l'auteur, ni lent, ni rapide, ni malade ni athlétique, ni jeune ni vieux, juste calibré, toujours le même du début à la fin, qu'il s'agisse des scènes de boucherie de cette guerre finlandaise face aux Russes en 1940, ou des scènes de repos du guerrier. Rien = encéphalogramme plat = Mort de l'écrivain.

La voix, c'est aussi celle des personnages. Un écrivain véritable met dans ses personnages de sa personne, de son cerveau, de ses nerfs, de sa vie dans un livre. Or là, chez Norek, rien non plus. À part le récit de cette guerre vue de loin. Olivier Norek est le Yann Arthus-Bertrand de la littérature. Que pense-t-il de la guerre ? Rien. Qu'est-ce que ses personnages pensent ou sentent de la guerre ? Rien, ou quasiment rien. Les incertitudes, les tensions, les contradictions, les déséquilibres, les inquiétudes, rien de tout cela n'est évoqué. Or c'est, rappelle Assouline citant Echenoz, ce qui constitue le centre de la littérature, c'est-à-dire de la condition humaine.

Ses personnages n'ont qu'une fonction : faire évoluer le récit. Tout pour le récit, rien que le récit. Au risque de tuer toute forme de vie humaine qui pourrait s'y déployer. Encéphalogramme plat.

Je me suis replongé dans quelques pages du *Kaputt* de Malaparte qui lui aussi, écrit sur la guerre en Finlande. Quel contraste avec Norek ! Immédiatement, Malaparte nous plonge dans sa propre folie, et nous livre un monde à feu et à sang, un univers à la Otto Dix ou Georges Grosz, caricatural, too much, violent, distordu. On peut ne pas aimer cette coloration, il n'en reste pas moins qu'il y a un geste d'auteur, un geste artistique. De la folie et aucune sagesse chez Malaparte. Un horrible foutoir que ce livre, comme la guerre. La sagesse du roman est surtout, surtout, d'éviter de l'être trop. Norek est si sage : son livre est un pantalon si bien repassé ; le contraire de la guerre, sale et puante. Cinq lignes de descriptions de paysage, cinq lignes de combat, cinq lignes de relâche. Quelle assommante perfection !

Le manque d'engagement de l'auteur dans ce livre le rend si ennuyeux. Y a-t-il un pilote dans l'avion de chasse ? On a plutôt l'impression qu'une machine à cash s'est mise en branle. L'IA ne dit pas toujours son nom.

26 septembre 2024
— 26 janvier 2025

71, rue du Temple
75003 Paris

mahJ
musée d'art
et d'histoire
du Judaïsme

Le Dibbouk Fantôme du monde disparu



Hanna Rovina dans le rôle de Léa, Berlin, 1926 - Universitat zu Köln, Cologne - Conception graphique: Doc Levin / Léo Quetglas, mise en couleur Ouri Levin

Soutenu par



Avec le soutien de



Fondation Pro
mahJ



En partenariat média avec

TROISCOULEURS

TRANSFUGE

Les
Inrockuptibles

**RADIO
nova**

Exposition
d'intérêt
national

REPUBLIQUE FRANÇAISE

mahj.org



#ExpoDibbouk

CHRONIQUE

La pensée du verger

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Agrophilosophie de Gaspard Koenig

Editions de l'Observatoire, 300p., 23 €

Nous sommes en 1765. Jean-Jacques Rousseau, en proie à un syndrome de la persécution, décide de se couper d'un monde qu'il juge hostile. Il s'installe en Suisse, dans le refuge parfait : l'île Saint Pierre, essemblée au beau milieu du lac de Bienne, qui ne contient qu'une seule maison. Là, il passe les deux mois les plus heureux et les plus fertiles de toute son existence. Lit-il ? Non. Pour une fois, il a décidé de ne même pas ouvrir ses caisses de livres. Écrit-il ? Non plus, sauf pour répondre à quelques lettres accablantes. Échaffaude-t-il une nouvelle théorie politique ? Pas davantage. À vrai dire, une seule chose l'intéresse : contempler les fleurs. S'émerveiller des arbres. Décrire chaque plante, chaque lichen, chaque grain d'herbe qui l'entoure. Pendant deux mois, il médite sans discontinuer devant le miracle de la végétation. Car il pressent alors que la botanique est une méditation en soi. Un art à part entière, issu de la nature. Fort cette intuition, il comprend qu'on peut philosopher autrement : en promeneur solitaire, en rêveur et en ami du sol.

250 ans plus tard, Gaspard Koenig quitte sa vie parisienne pour s'établir avec son épouse dans une chaumière normande, bordée d'un grand terrain. Il s'initie alors à une nouvelle vie, dictée par le fameux impératif de Voltaire à la fin de *Candide* : cultiver son jardin. Troquant son ordinateur contre des bûches, les concepts contre des pruniers, l'écriture contre la fente du bois, il découvre la possibilité d'un bonheur qu'il n'avait jamais rencontré. Adieu mondanités, adieu actualités permanentes, adieu journées passées à dissenter. Un travail les remplace, celui de la nature. Un monde s'y substitue, la culture des champs - définition étymologique de l'agriculture. Mais quelle est cette culture, justement ? Existe-t-il un lien entre le sol ou l'on habite et les idées qu'on a ? Entre ce qui pousse et ce qui fait penser ? À sa grande surprise, Koenig découvre que ces questions, pourtant centrales, ne sont presque jamais développées dans le corpus « classique » de la philosophie. Quand elles sont abordées, c'est toujours par indices, au détour d'une digression ou pour la beauté d'une image littéraire. Que cache ce silence ? Et comment l'explorer ?

Tel est l'objet d'*Agrophilosophie*, un ouvrage où Koenig revisite l'histoire de la philosophie à la lumière de la question du sol : peut-on estimer qu'une doctrine théorique est ancrée dans la relation que tel ou tel penseur entretient avec son environnement naturel ? La condamnation de

la jouissance chez Saint-Augustin, par exemple, trouve-t-elle sa source dans cette scène de sa jeunesse, qu'il a vécu comme un péché originel : cette journée où, avec des camarades, il a saccagé un poirier pour en voler les fruits ? Cet épisode est-il à l'origine du divorce que le théologien opère entre la nature et l'esprit, entre la cité terrestre et celle de Dieu ? À l'inverse, pourquoi John Lock justifie-t-il le droit de la propriété, c'est-à-dire de l'appropriation du monde par l'homme, par un exemple issu de l'agriculture - la récolte des pommes ? S'agit-il d'affirmer que le travail manuel, en maîtrisant la nature, est le fondement légitime de la répartition des richesses ? Mais alors, pourquoi est-ce également dans un texte consacré à l'agriculture que Thomas Paine invente le « droit à la subsistance », ancêtre lointain du revenu universel ? Pourquoi est-ce également en observant la pousse de pommiers (sauvages) que Thoreau théorise la thèse selon laquelle la nature est fondamentalement anarchique ?

Réciproquement, peut-on critiquer une doctrine philosophique depuis la vision qu'elle propose de l'agriculture ? Les pages les plus intéressantes de cet essai sont probablement celles qui s'aventurent dans cette direction. Ici, Koenig montre que tous les mirages de la dialectique hégélienne culminent dans l'éloge qu'il dresse des jardins à la française. Là, il note que l'idéalisation rousseauiste des jardins à l'anglaise cristallise, elle aussi, des illusions métaphysiques tenaces. Là encore, il remarque qu'en idéalisant le mode de vie paysan, Heidegger s'est interdit de l'étudier en tant que tel, et donc de penser *in concreto* la question écologique. Mais on trouve également, dans son livre, un hommage vibrant rendu à Elisée Reclus, styliste des ruisseaux, poète des montagnes, précurseur d'une écologie humaniste, ardent défenseur d'une réconciliation des villes et des campagnes.

Au terme de ce livre, une question demeure : l'agriculture peut-elle être envisagée séparément de sa sœur jumelle, l'architecture ? Le travail de la pierre et celui du jardin, le rêve du château et celui du verger ne se répondent-ils pas ? N'y aurait-il pas lieu de faire dialoguer la permanence du monument avec l'existence éphémère des fleurs ? Hasard des lectures de l'été. En même temps que l'essai de Gaspard Koenig, je me plongeais dans les *Châteaux et logis en Thouarsais*, où Paul Melun, retraçant l'histoire des bâtisses de sa région, propose un éloge incarné de l'architecture : cet art qui, depuis la nature, s'attache à édifier le monde.

Harriet Backer

(1845-1932)

La musique
des couleurs

M 'O

Musée d'Orsay
24.09.24 – 12.01.25

AVEC LE GÉNÉREUX SOUTIEN DE

American Friends Musées d'Orsay et de l'Orangerie,
en particulier Denise Littlefield Sobel

FONDATION
ETRILLARD

Harriet Backer, *Intérieur bleu*, 1883. © Oslo, Nasjonalmuseet for kunst, arkitektur og design, NG.M.ozart/ Photo: National Museum / Berre Høstland. Graphisme C. Lebrun, direction de la communication, EPMO-VGE. Impression MERICO, août 2024.

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

INFORMATION / BILLETTERIE

musee-orsay.fr | [f](#) [i](#) [X](#) [e](#) [d](#)

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

L'exposition a été initiée par le National Museum, Oslo
et le Kode Bergen Art Museum, et organisée en collaboration
avec le Nationalmuseum, Stockholm et l'Établissement public du musée
d'Orsay et du musée de l'Orangerie - Valéry Giscard d'Estaing, Paris.

m national
museum
Nasjonalmuseet

kode

LE FIGARO

TRANSFUGE

marie claire

L'OBJET D'ART

**franco
musique**

CHRONIQUE

Les derniers jours d'un écrivain

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Hotel Roma
de Pierre Adrian
Gallimard, 192 p. 19,50 €

*Il ne rêvait plus que de paysages et de lions
au bord de la mer* de Gérard de Cortanze,
Albin Michel 320 p. 22,90 €

Aucune tentative d'élucidation ne viendra jamais à bout de l'énigme d'un suicide. Raison pour laquelle Pierre Adrian et Gérard de Cortanze usent des pouvoirs de la littérature, et non des ressources de l'enquête, pour évoquer les disparitions de deux grands écrivains. Il est bien sûr possible de reconstituer l'emploi du temps de Cesare Pavese entre le 18 août 1950, jour où il mit un point final à son *Journal*, et le 27 août de la même année, quand il se donna la mort dans une chambre d'hôtel de Turin. Mais qui voudrait écrire la biographie d'un ami ? Pierre Adrian insiste sur ce mot : « Cesare Pavese devint l'écrivain de mes trente ans sans doute parce que je ne cherchais plus de maître à penser mais seulement un ami pour me tenir compagnie. J'acceptais le monde, désormais, et avais renoncé à le transformer. Piémontais ténébreux, dur, laconique, sentencieux, Pavese était l'ami cher qui glissait ses petites considérations l'air de rien comme des cailloux dans la chaussure. » Pour éprouver cette dernière sensation, il faut quitter son bureau et partir à la dérive sous les arcades de Turin en compagnie de « la fille à la peau mate ». Se laisser envelopper d'une brume de mélancolie, par quoi les fantômes manifestent leur présence, ressentir une nécessité que d'aucuns qualifieraient de lubie : « J'étais sur les traces d'un écrivain, ce qui constitue en soi une maladie ». Des traces de Pavese, il n'en reste guère, justement — aucun enregistrement de sa voix, par exemple. Et s'il vous prenait envie de faire ouvrir la chambre 39 de l'*Hôtel Roma* ou celle qu'il occupa durant son exil calabrais décidé par Mussolini, nul secret d'un homme dans sa nuit ne serait à y découvrir, ainsi qu'Adrian en fait l'expérience. Merveille qu'un livre écrit avec la fumée des songes soit pourtant une idéale introduction à l'auteur du *Métier de vivre*. Aucun lieu ne paraît mieux résumer la situation existentielle de Pavese que le village de Serralunga, perché dans les environs de Turin, où il passa les années de guerre dans une singulière indifférence à l'époque : « À l'abri des combats, loin de la ville, ses passions et ses « terreurs infinies », Pavese se complut un temps dans une vie monacale et le réconfort des jours qui se ressemblent tous, une existence à heures fixes régie par le travail et le retour à soi. » La quête de Dieu occupa son esprit tout le temps du séjour dans *La Maison sur la colline*, titre du roman qu'il lui inspira. Au

point que l'on pourrait reprendre à son sujet la fameuse adresse de Barbey d'Aurevilly à Huysmans, sommé de choisir après la parution d'*À rebours* « entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix ». Pavese fit un choix différent de l'écrivain français.

Une enquête a bien lieu dans *Il ne rêvait plus que de paysages et de lions au bord de la mer*, mais l'auteur en délègue le soin à des professionnels. Dans la saisissante scène d'ouverture, un personnage échappé de sa nouvelle *Le Retour du trafiquant* fait irruption au domicile cubain d'Ernest Hemingway. Sous le borsalino duquel l'écrivain croit reconnaître un agent du FBI. La paranoïa se montrera une fidèle compagne durant la dernière année de son existence, même si la maladie se développa sur la base de persécutions bien réelles. Du 12 juillet 1960 au 12 juillet de l'année suivante, Gérard de Cortanze tend un fil sur lequel Hemingway avance tel un funambule toujours sur le point de chuter, toujours plus attiré par le vide qui s'est accumulé au-dessous de lui. Frappé d'impuissance sexuelle et créatrice, l'écrivain peine à conclure *Paris est une fête*, l'alcool et les parties de pêche échouent à dissiper le mal de vivre, de même que l'amour de Mary Welsh, sur laquelle les accès de colère de son époux tombent à la manière des averses tropicales. Le couple quitte Cuba, sans retour, direction l'Espagne où Hemingway espère beaucoup des retrouvailles avec un pays qui a tant compté pour lui et de la fréquentation des arènes de Málaga ou de Grenade. Espoir déçu. Le traitement de choc prend ensuite un aspect douloureusement littéral lors du séjour dans une clinique de Rochester (Minnesota). La partie du livre qui entrelace avec le plus de bonheur les faits réels et les licences de l'imagination, dominée par la figure et la philosophie du docteur Howard Rome : « Moi, pour comprendre les troubles psychiatriques, je préconise la lecture de Dostoïevski... » Passionnant d'un bout à l'autre, *Il ne rêvait plus que de paysages et de lions au bord de la mer* se lit d'une traite comme l'accomplissement d'un destin inscrit de longue date en Hemingway : « Le suicide m'est apparu comme une possibilité sérieuse depuis 1928. J'avais un peu plus de trente ans quand on m'a annoncé que mon père venait de se suicider avec le revolver de son propre père. »

Ihsane

Chorégraphie de
Sidi Larbi Cherkaoui

13 au 19 novembre 2024

Création
mondiale

IMAGE: DIANA MARKOSIAN

DÈS CHF 17.-

GTG.CH

CHRONIQUE

Kamel Khelif, les différentes quêtes

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

Le dessin est son refuge, la peinture sa passion, Marseille son port d'attache.

Son univers ? La nuit, toutes les nuances du noir et du gris, les errances nocturnes, le spleen de l'exilé, la saudade des amoureux solitaires, la Grande Ourse et le petit tripot. Entre Alger où il est né et Paris où tout se décide, la cité phocéenne est un entre-deux qui convient parfaitement à l'artiste underground Kamel Khelif. Depuis trente ans qu'on le suit, de galerie en galerie et d'expos en livres, on a fini par comprendre que ce dessinateur ne cherche ni la gloire (la reconnaissance de ses pairs) ni la célébrité (la consécration par le marché). Non seulement Kamel Khelif refuse de travailler sur commande comme on lui propose parfois, mais il lui arrive de rechigner à vendre un dessin ou une toile, même en temps de vaches maigres...

Mais alors quelles quêtes l'animent ?

Kamel Khelif a sorti quelques rares bande-dessinées qui permettent de mieux de saisir le sens de sa démarche : il questionne inlassablement la place de l'art dans nos vies en général et dans la sienne en particulier.

Né en pleine guerre d'Algérie, trimballé dès l'âge de cinq ans en France où sa famille tente d'échapper à la misère. De bidonvilles en centres transit. Il découvre l'art dans les musées et dans les églises, autant dire là où l'enfant qu'il était pouvait enfin être seul avec sa solitude.

Ces trente dernières années, dans son petit appartement atelier au dernier étage d'un vieil immeuble du centre-ville arabe de la ville cosmopolite, avec vue dégagée depuis que les deux immeubles mitoyens (rue d'Aubagne) se sont effondrés, Kamel Khelif peint, dessine, invente des techniques et des mélanges de substances pour refléter et partager au plus près ses obsessions : Comment l'art, « bourgeois et chrétien », a-t-il pu tant le marquer, lui le fils de d'immigrés prolos de culture musulmane ?

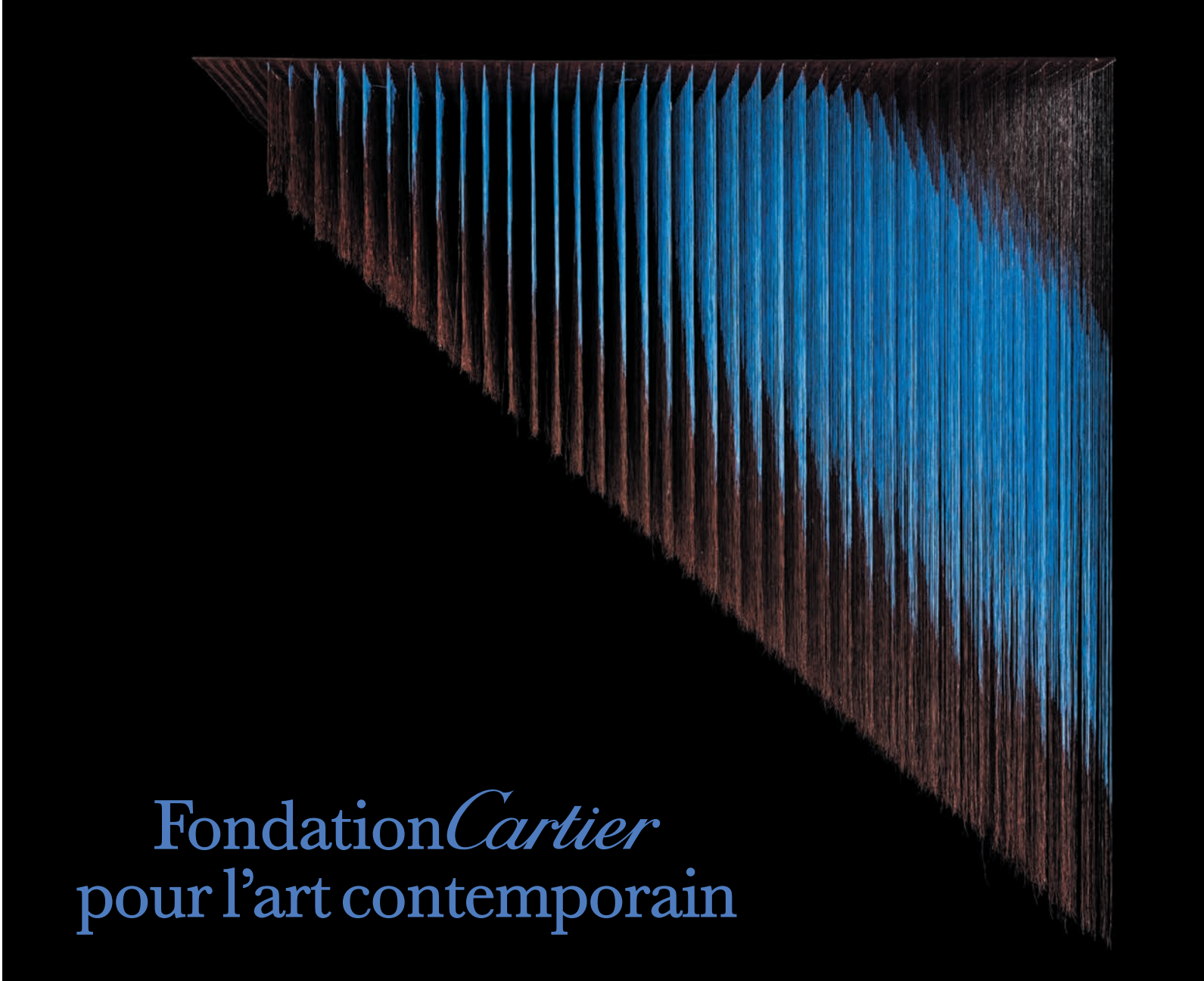
Dans le cercle restreint des initiés qui connaissent et soutiennent depuis longtemps le travail singulier de Kamel Khelif, on trouve surtout des galeristes et des marchands d'art. Mais il y a eu d'autres rencontres, au moins tout aussi déterminantes, avec des intellectuels et des artistes. À commencer par l'auteur de BD Edmond Baudoin, le père de l'autobiographie dessinée en France,



qui avait accueilli en 1990 les dessins de Kamel Khelif dans *La Mort du peintre* (Six pieds sous terre), mais aussi l'écrivain kabyle Nabile Farès, quatre albums conçus ensemble dont le plus marquant, *La Jeune femme et la mort*, a été édité par Rakham, et enfin, récemment, l'éditeur Frédéric Martin qui accueille cette année Kamel Khelif aux Editions du Tripode avec pas moins de trois livres. D'abord dans *Le Temps des crocodiles*, Kamel Khelif illustre le récit de Mathieu Belez sur les violences de la « conquête » de l'Algérie par les troupes coloniales françaises.

Autre récit graphique poignant, *Monozande*, à partir des témoignages de N'Diho Monozande, un rescapé de la guerre civile au Congo qui avait vu sa femme et ses huit enfants assassinés par un groupe armé de machettes.

Enfin la BD grand format *Dans le cœur des absents*, où l'on retrouve le mystérieux homme errant la nuit, héros anonyme et récurrent de Kamel Khelif. De Paris à Marseille et de Marseille à Alger, l'auteur-dessinateur accompagne son double très trouble dans une bouleversante auto-inspection.



Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

EXPOSITION

12 OCTOBRE 2024

16 MARS 2025

Olga de Amaral

fondationcartier.com

Bruma M, Olga de Amaral, 2014. Photo © Diego Amaral
Design graphique © Agnès Dahan Studio

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

RETOUR DE RÉSIDENCE YISHU8

Maxime Biou, jusqu'au 14 octobre, Chez Tante Martine, 65 boulevard de Courcelles, Paris, Yishu8.fr

IMAGES DU LABYRINTHE. L'ATELIER SURREALISTE

Carte blanche à Audrey Guttman, jusqu'au 2 octobre, Christie's Paris, christies.com

DES SOLEILS ET DES NUITS.

Jérémie Cosimi, jusqu'au 19 octobre, Galerie Les Filles du Calvaire, fillesducalvaire.com



Les images du labyrinthe. L'atelier du surréalisme - carte blanche à Audrey Guttman
© Christie's Images Limited 2024 Photo : Nicolas Lafon.

Maxime Biou

Au mur, chez Tante Martine, siège parisien de la résidence Yishu8 qui organise l'accueil d'artistes chinois en France alors que les Français partent deux mois à Pékin, une eau miroite et scintille. Dans la pâleur de la journée, elle se teinte d'un bleu lunaire comme pris dans de la laque. Le paysage est celui de Pékin, là où Maxime Biou (né en 1993) a passé deux mois en 2023. Auparavant, il avait été résident à la Casa de Velasquez à Madrid. À chaque fois ses peintures semblent boire l'atmosphère des paysages qu'il a contemplés quand ce ne sont pas les siestes de son chat et la langueur de longs après-midi d'été qui habitent ses gris veloutés, aux multiples nuances, pareils à des caresses. Un savant mélange d'impressionnisme, d'Arcadie et de tendre nostalgie.

Audrey Guttman

C'est un dédale entre les œuvres d'Audrey Guttman (née en 1987) et celles des maîtres surréalistes. Le regard se perd et se trouble tant les créations de l'artiste répondent au rêve et à l'infinie créativité du mouvement surréaliste qui fête cette année son centenaire. Hommage à l'atelier de Breton avec une immense œuvre murale qui s'apparente à un Jeu de l'Oie poétique où assemblages, collages et cadavres exquis se côtoient. « Au cœur du labyrinthe - l'atelier. Espace inventaire ou inventé, c'est la cache où ces grands brasseurs des mots et des images ont tapé dans l'onde fertile, formant des ricochets hilares qui frémissent jusqu'à nous », écrit-elle, aussi subtile et délicieusement absurde que ses aînés.

Jérémie Cosimi

Est-ce l'inspiration d'un clair-obscur de Caravage ou d'un portrait du Fayoum ? Est-ce le dessin d'une sculpture antique ou une nature morte tirée d'une fresque pompéienne ? Jérémie Cosimi joue avec l'histoire de l'art et ses compositions classiques dont il réinvente les échelles et les symboles. Ainsi la jeune fille à la perle est une jeune femme noire portant une veste de survêtement tandis que la grappe de tomate est traitée à la manière d'une miniature. La peinture est impeccable dans la veine de cette jeune scène figurative qui démontre une impressionnante technicité. Elle a ici, en plus, le charme d'une confusion temporelle entre peinture archaïque et image contemporaine.

LE CARREAU DU TEMPLE



SPECTACLES DE DANSE CONTEMPORAINE

R-A-U-X-A
SPECTACLE D'AINA ALEGRE

RENCONTRES

CINÉCLUB



MOUVEMENT

TRANSEUGE

TROISCOULEURS